

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



À l'enseigne du mythe

Robert Lalonde, *L'Ogre de Grand Remous*, Paris, Seuil, 1992, 192 p.

Naïm Kattan, *Farida*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « L'arbre », 1991, 196 p.

Francine Bordeleau

Number 66, Summer 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38929ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bordeleau, F. (1992). Review of [À l'enseigne du mythe / Robert Lalonde, *L'Ogre de Grand Remous*, Paris, Seuil, 1992, 192 p. / Naïm Kattan, *Farida*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « L'arbre », 1991, 196 p.] *Lettres québécoises*, (66), 15–16.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Robert Lalonde, *L'Ogre de Grand Remous*, Paris, Seuil, 1992, 192 p., 19,95 \$.
Naïm Kattan, *Farida*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. «L'arbre», 1991, 196 p., 19,95 \$.

À l'enseigne du mythe

La nature québécoise pour Lalonde, l'Irak traditionnel pour Kattan : chacun des deux écrivains explore à nouveau son thème de prédilection en y incorporant un semblant d'intrigue policière. C'est peut-être une fois de trop.

ROMAN
Francine Bordeleau

LA PASSION FOLLE, comme ne nous l'ont que trop appris la littérature et parfois la vie réelle, nous pousse parfois à des gestes extrêmes.

Dans *L'Ogre de Grand Remous*, elle conduit un homme et une femme à abandonner leur progéniture, trois garçons et une fille, pour aller ailleurs s'aimer à leur guise. Restés seuls dans la maison perdue au cœur de la forêt de Grand Remous, les enfants se débrouillent néanmoins fort bien grâce à l'argent qu'ont laissé les parents indignes. Et le temps passe. Charles, l'aîné, devient cinéaste et tente de faire un film de cette histoire familiale peu banale; Aline voyage; Serge, fou de sa mère disparue, est homosexuel; Julien, petit poucet revu et corrigé par Robert Lalonde, est un peu dérangé, pour tout dire passablement schizophrène, et fait souvent de longues escapades en forêt, domaine de l'ogre et de la belle au bois dormant.

Au cœur des ténèbres

Le temps passe, donc, mais l'existence sera tout sauf un long fleuve tranquille. Car à l'instar des enfants du conte de Perrault, ceux du «conte» de Lalonde tentent de retrouver leurs parents, et *L'Ogre de Grand Remous*, dont chaque personnage assume la narration en alternance et à tour de rôle, est essentiellement l'histoire de cette quête.

Pour mieux tenir ses lecteurs en haleine, Lalonde multiplie les faux indices : des atlas géographiques qu'avaient fiévreusement consultés les parents, des songes de Serge, des «visions» d'Aline; il s'acharne à complexifier l'énigme en faisant de ses héros les détenteurs inquiets de souvenirs épars, d'images floues, d'impressions vagues.

Pourtant la clef, nous qui avons lu *Le Petit Poucet* le pressentons, est à portée de main. *L'Ogre de Grand Remous* est trop proche de ce conte pour ne pas se laisser deviner. Et on finit par se demander où Lalonde a voulu nous amener exactement. On y distingue le désir d'explorer les frayeurs enfantines — le grand thème des contes de fée —, une célébration de la nature comme l'a souvent fait l'auteur du *Dernier Été des Indiens* — cette nature est du reste omniprésente, non seulement parce qu'elle est le lieu principal de l'action, mais parce qu'un nombre incalculable de métaphores y font référence —,

l'observation d'une certaine névrose familiale. Mais dans ce roman constitué de perpétuels allers retours entre l'enfance et l'âge adulte, entre le merveilleux et le réel, entre la folie et la raison, les propositions sont presque aussi embrouillées que ces sentiers de forêt empruntés par le petit poucet et ses frères. *L'Ogre de Grand Remous* n'est pourtant pas sans procurer certains plaisirs de lecture (quand bien même ne seraient-ils dus qu'à ces retrouvailles avec l'univers des contes de fée), mais à l'instar de vous-savez-qui, on finit par avoir la désagréable impression de tourner en rond dans une histoire aux détours inextricables.

Ces femmes voilées

Avec Naïm Kattan, au contraire, on sait exactement où on s'en va. Direction : Bagdad, Irak, le pays d'origine de l'auteur de *Farida*. Année : 1936, c'est-à-dire, comme nul ne sait encore alors, à la veille de la Seconde Guerre mondiale.

Kattan nous transporte en plein cœur de la communauté juive. Sous le règne d'un gouvernement d'obédience musulmane qui écoute avec complaisance les propos des Allemands nazis, celle-ci se trouve dans une situation extrêmement précaire.

Plus difficile encore est la vie privée. Les individus, au premier chef les femmes, y sont soumis à des règles traditionnelles strictes. Dans ce monde archaïque surgit un beau jour Farida qui, bien que voilée de la tête aux chevilles, n'en revendique pas moins sa liberté. Et l'inévitable — à savoir l'amour fou — arrive. Ce sera compliqué, mais la belle juive Farida trouvera le moyen de passer de longs moments dans les bras de son beau juif de Salim.

Farida, donc, est belle, ça ne nuit pas. Elle est aussi extrêmement talentueuse et deviendra vite la chanteuse la plus adulée d'Irak. Est-ce suffisant pour être libre ? Oh ! que non ! «Il faudrait que ton mari assure ta protection», l'informe ainsi un tenancier qui lui donne en exemple les chanteuses de Bagdad : «Chacune avait un amant officiel. Autrement, elles faisaient connaître leur tarif.»

Ce n'est pas le petit amant juif qui pourra protéger la chanteuse.

ROBERT LALONDE

L'OGRE
DE GRAND REMOUS



Robert
Lalonde

Naïm Kattan

Farida



Heureusement, Jawad Hachem, le chef de la police, tombe sous le charme. Farida devient une femme entretenue. Salim, qui faisait une poussée d'urticaire juste à voir Farida avec son professeur de chant, le prendra évidemment très mal. Puis s'y fera, avec une facilité assez incompréhensible pour quelqu'un d'aussi jaloux.

Il faut dire qu'il a d'autres chats à fouetter : Sasson, son associé et beau-frère, est assassiné. Salim est accusé, envoyé en prison...

Une riche idée mal exploitée

En traçant ce portrait de femme qu'est Farida, Naïm Kattan nous montre comment des individus parviennent à se libérer d'une société archaïque qui les opprime. Message on ne peut plus humaniste, j'en conviens, mais pas vraiment nouveau. Du reste, est-ce vraiment là le message de l'auteur ? À la fin du roman, Farida fait son bilan : «Elle était propriétaire de sa maison, de ses biens. Elle était réclamée, applaudie. [...] Elle ne devait plus rien à personne.» Pourtant, elle sent «un vide indéfini, total», et elle doit faire un effort pour «ne pas succomber à la fascination du vide». Tout à coup la liberté, l'autonomie ne semblent plus enviables.

Farida, dont l'un des grands mérites est sans doute de vivre librement sa sexualité dans une société qui ne le permet guère, est par ailleurs affublée de contradictions peu plausibles : par exemple, un amour de midinette pour Salim, un personnage plutôt falot, assez mal cerné par son auteur, alors que sa grande différence par rapport à ses compatriotes réside surtout dans une sensualité impérieuse et assumée. Mais Kattan semble se réfugier dans cette histoire d'amour finalement de plus en plus inintéressante, et nous donne ainsi l'impression d'avoir lui-même craint, en cours de rédaction, de faire de Farida une femme trop forte, trop «dérangante».

Kattan nous laissera toutefois entrevoir par moments quel récit incroyablement plus riche aurait pu être *Farida*. En 1936, l'Irak était un monde en plein désarroi, en butte à de graves troubles religieux et politiques, où l'Allemagne nazie s'imposait au détriment de l'Angleterre, où l'histoire individuelle devait composer avec les abjections de l'Histoire tout court. Portée par une plus grande audace, l'écriture parfois maladroite de monsieur Kattan aurait pu explorer les avenues d'une sorte de *thriller* politique dense et enlevant. En lieu et place de quoi nous retrouvons le récit d'une aventure amoureuse, prétexte à nous faire découvrir des individus aux prises avec des règles de vie sclérosées. Ça peut toujours servir, mais ça n'est plus, malheureusement, d'une très grande originalité. On en vient finalement à regretter le Kattan essayiste, celui, par exemple, de *Le Désir et le Pouvoir* (Hurtubise HMH, 1983).

C'est peut-être aussi que le thème n'a plus rien à offrir. Ou qu'il toucherait davantage si les écrivains qui s'adonnent à ce qu'on peut appeler le roman «ethnographique» nous livraient la radioscopie des sociétés actuelles.



Naïm Kattan

Farida



roman

COLLECTION HMH LIBRAIRIE

«L'auteur réussit une oeuvre pleine et complexe dont le réalisme apporte une grande satisfaction.»

Paul Massicotte - *Radio Canada*

«Une lecture qui nous oblige à réfléchir.»
Jean-François Crépeau - *Le Canada Français*

196 pages / 19,95\$ En vente chez votre libraire

MONIQUE BOSCO

REMÉMORATION

nouvelles



COLLECTION HMH LIBRAIRIE

«...un bel exercice sur la mémoire et sur notre capacité à l'oubli..»

Jean Basile - *Le Devoir*

«Chaque mot porte. Il n'y en a pas un de trop..»

Anne-Marie Voisard - *Le Soleil*

96 pages / 14,50\$ En vente chez votre libraire